

# **L'HYÈNE ET L'AVEUGLE**

et autres contes francophones de Sénégal

Ces contes sont tirés du site : [www.conte-moi.net](http://www.conte-moi.net). Tous les droits de propriété intellectuelle sur ces contes appartiennent à l'association DECI-DELA (DECI-DELA 2010).

Maquette et mise en page :

**Abir Saleh Salem**

Couverture :

**Moussa Ali Miguil**

Sélection des contes, relecture, validation et suivi :

**Groupe de Travail sur la Promotion du Livre**

Coordination graphique :

**Chehem Abdallah Hassan**

© CRIPEN, Juillet 2014

# Sommaire

1. Boori ou la vache perdue ..... page 4
2. Koumba sans mère ..... page 8
3. L'hyène et l'aveugle ..... page 12
4. Le chasseur et le génie voleur des femmes ..... page 14
5. Le lion et la jument ..... page 18
6. Le fou du village ..... page 22
7. Le chat et le petit lézard ..... page 26
8. Le fils à la recherche de sa mère ..... page 30
9. La Djinné, la jeune femme et l'oiseau ..... page 36
10. Les trois vérités du bouc ..... page 42
11. Qui peut m'aider à mettre cette charge sur ma tête ? ..... page 46



# **L'HYÈNE ET L'AVEUGLE**

et autres contes francophones de Sénégal



## Boori ou la vache perdue

Un enfant était parti faire paître le troupeau de son père.  
Il perdit une vache du nom de Boori. Son père lui dit : « Tu ne mangeras et ne boiras que lorsque tu m'auras ramené Boori. »  
L'enfant se mit à marcher, à marcher.

Lorsqu'il arriva dans un village il chanta :

« O Boori, ô Boori

Boori la brave

Si calme qu'était le troupeau

Boori était en éveil

Dans le troupeau de Mbaamaan ô Boori ».

- Boori n'est-elle pas passée par ici ?

(On lui dit :)

- Ey ! Boori est passée ici il y a 30 hivers, un Peul la conduisait.

Il se remit à courir ; arrivé dans un autre village, il chanta à nouveau :

« O Boori, ô Boori

Boori la brave

Si calme qu'était le troupeau

Boori était en éveil

Dans le troupeau de Mbaamaan ô Boori ».

- Boori n'est-elle pas passée par ici ?

- Boori est passée par ici du temps où cette femme qui égrène le mil sous l'arbre à palabres t'était encore sa mère.

Il se remit à courir, atteignit un hameau et dit :

« O Boori, ô Boori

Boori la brave

Si calme qu'était le troupeau

Boori était en éveil

Dans le troupeau de Mbaamaan ô Boori. »

- Boori n'est-elle pas passée par ici ?
- Boori est passée ici le jour du baptême de ce garçon qui doit être circoncis vendredi prochain. Boori a même mangé de la bouillie de mil. Hâte le pas.

Il se remit à courir, courir jusqu'à un village et chanta :

« O Boori, ô Boori

Boori la brave

Si calme qu'était le troupeau

Boori était en éveil

Dans le troupeau de Mbaamaan ô Boori. »

- Boori n'est-elle pas passée par ici ?
- Boori est passée ici avant hier, Dieu sait qu'elle a même aidé à ôter les fibres de ce baobab.

Il courut et dit :

« O Boori, ô Boori

Boori la brave

Si calme qu'était le troupeau

Boori était en éveil

Dans le troupeau de Mbaamaan ô Boori. »

- Boori n'est-elle pas passée par ici ?
- Elle se trouve parmi les bœufs d'un Peul dont le troupeau vient de s'abreuver dans ce marigot. Hâte le pas.

L'enfant courut et trouva le Peul en train de se laver les pieds.

Il dit :

- Je cherche une vache du nom de Boori et c'est celle-ci.
- Laquelle ? dit le Peul.
- Celle-ci.
- Cette vache m'est destinée, voici sa mère, (répondit le Peul).
- Mon père m'avait envoyé en transhumance et je l'ai perdue,

il a dit que je ne mangerai et ne boirai que lorsque je la lui aurai ramenée car c'est elle la vache aînée du troupeau. J'ai fait préparer du couscous et me suis lancé à travers la brousse. Cela fait trente ans que je la cherche. Maintenant, faisons comme ceci. Je vais me mettre de côté et l'appeler Boori. Si elle ne me répond pas, c'est signe qu'elle ne m'appartient pas ; si elle vient à moi, tu sauras qu'elle m'appartient.

Le Peul répondit : Bismillahi.

Le jeune homme se mit de côté et chanta :

« O Boori, ô Boori

Boori la brave

Si calme qu'était le troupeau

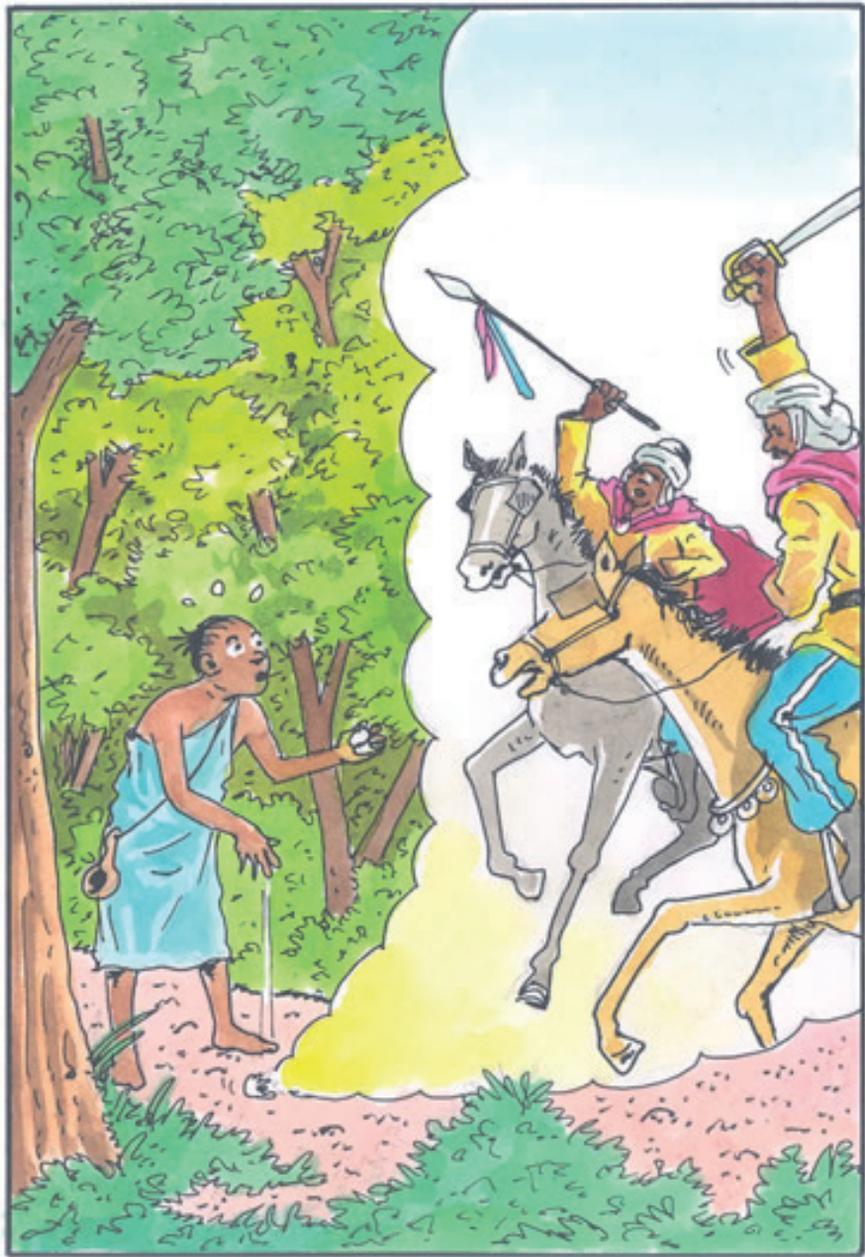
Boori était en éveil

Dans le troupeau de Mbaamaan ô Boori. »

Boori commence à courir ; elle se jeta sur lui et se mit à le lécher.

- En toute franchise, cette vache t'appartient, prends-la et rentre chez toi, dit le Peul.

*Ce conte est extrait du recueil «Au fil des contes seereer» rassemblés par Marie Madeleine Diouf édités aux éditions Enda-INFAN à Dakar-Sénégal 1998 dans la collection «Clair de lune».*



## Koumba sans mère

Il était un homme qui avait deux épouses. Chacune d'elles avait une fille. Allah fit qu'une des femmes mourut et laissa sa fille. Les deux filles avaient le même nom. Pour les différencier, on les surnomma : «Koumba-avec-mère» et «Koumba-sans-mère». Le père de famille craignait tant son épouse, qu'il acceptait tout ce qu'elle faisait ou disait. Il la laissait faire accomplir à Koumba l'orpheline tout le travail de la maison.

Un jour, en lavant la vaisselle, Koumba l'orpheline oublia de laver une cuillère en bois et sa marâtre, furieuse, l'envoya la laver à la mer de Ndayane. Koumba, en pleurs, prit le chemin. Elle marcha durant deux jours et deux nuits. Elle marcha, marcha, jusqu'à trouver sur son chemin un jujubier en train de se gauler lui-même. Elle s'agenouilla et le salua. Et le jujubier lui demanda :  
- Mais, où vas-tu, enfant bien éduquée ?

Koumba dit :

- La coépouse de ma mère défunte m'a envoyée laver cette cuillère à la mer de Ndayane.

Le jujubier lui donna des jujubes et lui dit :

- Que Dieu guide tes pas.

Koumba le remercia et reprit sa route.

Elle marcha encore et trouva sur son chemin une marmite en train de se cuire sur un feu.

Koumba-sans-mère s'agenouilla et la salua.

La marmite lui demanda :

- Mais, où vas-tu, jeune fille bien éduquée ?

Koumba lui répondit :

- La coépouse de ma mère défunte m'a envoyée laver cette cuillère à la mer de Ndayane.

La marmite prit une part de ce qu'elle cuisait et lui donne à manger. Elle lui dit :

- Que Dieu guide tes pas.

Après avoir bien mangé, elle la remercia et reprit sa route.

Koumba-sans-mère marcha, marcha encore et trouva sur son chemin une très vieille femme. Elle n'avait qu'une jambe, un bras, un œil, une oreille, un doigt ; Koumba l'orpheline s'agenouilla et la salua. La vieille femme lui demanda :

- Mais ma petite fille, où vas-tu ?

Koumba l'orpheline lui répondit :

- Grand-mère, la coépouse de ma mère défunte m'a envoyée laver cette cuillère à la mer de Ndayane.

La vieille femme lui remit alors un os blanchi, dégarni. Koumba ne dit rien, elle le prit et le mit dans la marmite qui s'emplit aussitôt de viande.

Elle lui remit encore un grain de mil : Koumba le plaça dans un mortier. Elle pila, le mortier s'emplit de couscous. Elle le prit et le mit dans la marmite ; elles le mangèrent. Jusqu'à ce que la vieille femme lui dise :

- Koumba, viens maintenant faire la vaisselle sans oublier ta cuillère, avant qu'il ne fasse complètement nuit.

Quand Koumba eut fini, la vieille femme lui remit une petite aiguille et une autre plus grosse, et elle lui dit :

- Va te coucher maintenant sous le lit, car tous mes enfants sont des animaux sauvages. La petite aiguille, tu l'emploieras à piquer les plus petits ; la plus grosse, tu la réserveras aux plus grands pour qu'ils partent tôt. Je ne veux pas qu'ils te tuent !

Quand les enfants arrivèrent, Bouki, le plus têtue, dit :

- Mère, cela sent la chair humaine dans la chambre.

Sa mère lui répondit :

- Toi, va te coucher, je suis le seul être humain ici, tu veux me manger maintenant ?

Quand les animaux se furent couchés, Koumba les piqua avec la petite aiguille, à la manière des puces. Les enfants ne purent dormir. Ils sortirent et repartirent à leurs affaires.

Koumba sortit, et la vieille lui demanda de se préparer pour retourner chez elle. Elle lui remit trois œufs et lui dit :

- Celui-ci, tu le casseras quand tu seras au milieu de la brousse.
- Celui-là, tu le casseras quand tu apercevras ton village.
- Ce dernier tu le casseras quand tu seras à l'entrée de la maison. Fais attention, ne les confonds pas.
- Vas-y mon enfant et que Dieu guide tes pas ! Koumba s'agenouilla, salua, remercia et s'en alla.

Elle marcha, elle marcha, marcha jusqu'au milieu de la brousse. Elle cassa le premier œuf. Des cavaliers armés en sortirent.

Koumba se remit à marcher, marcher encore, et cassa le deuxième œuf. Des lions et des panthères en sortirent. Les cavaliers les tuèrent.

Koumba marcha, marcha, marcha. Avant de pénétrer dans le village, elle cassa le dernier œuf ; de nombreux esclaves, battant des tam-tams en sortirent et d'autres chargés de sacs d'argent, d'or, et aussi de nombreux bœufs. Quand elle entra dans le village, Koumba avait un air royal. Tout le monde était dehors pour la contempler.

*Ce conte est extrait de « Contes wolof ou la vie rêvée » rassemblés par Cherif Mbodj et Lilyan Kesteloot, édité par Enda et IFAN à Dakar, en 2001 dans la Collection «Clair de lune».*



## L'hyène et l'aveugle

L'hyène était là, elle n'avait plus rien à manger. Elle avait si faim qu'elle n'en pouvait plus. Dans les rues du village, chaque fois qu'elle passait, elle voyait un aveugle debout, aux entrées des maisons, disant seulement des formules magiques. Les gens lui donnaient de la nourriture qu'il mettait dans ses sacs jusqu'à ce qu'ils soient pleins à craquer.

L'hyène regardait ces sacs. Partout où elle se rendait, elle était chassée. Elle se mit à regarder cet aveugle, chaque jour, lorsque l'aveugle disait : « La ilaha illa Allah ! », on lui donnait de la nourriture, jusqu'à ce que ses sacs soient pleins à craquer. Il rentrait chez lui.

L'hyène dit à l'aveugle : « Hé ! As-tu envie de retrouver la vue ? »

L'aveugle dit : « C'est tout ce que je demande à Dieu le Maître ! »

Elle dit : « Pour ce qui me concerne moi, je veux être aveugle ! »

L'hyène ajouta : « Veux-tu que nous fassions un échange et que tu m'apprennes tes incantations ? »

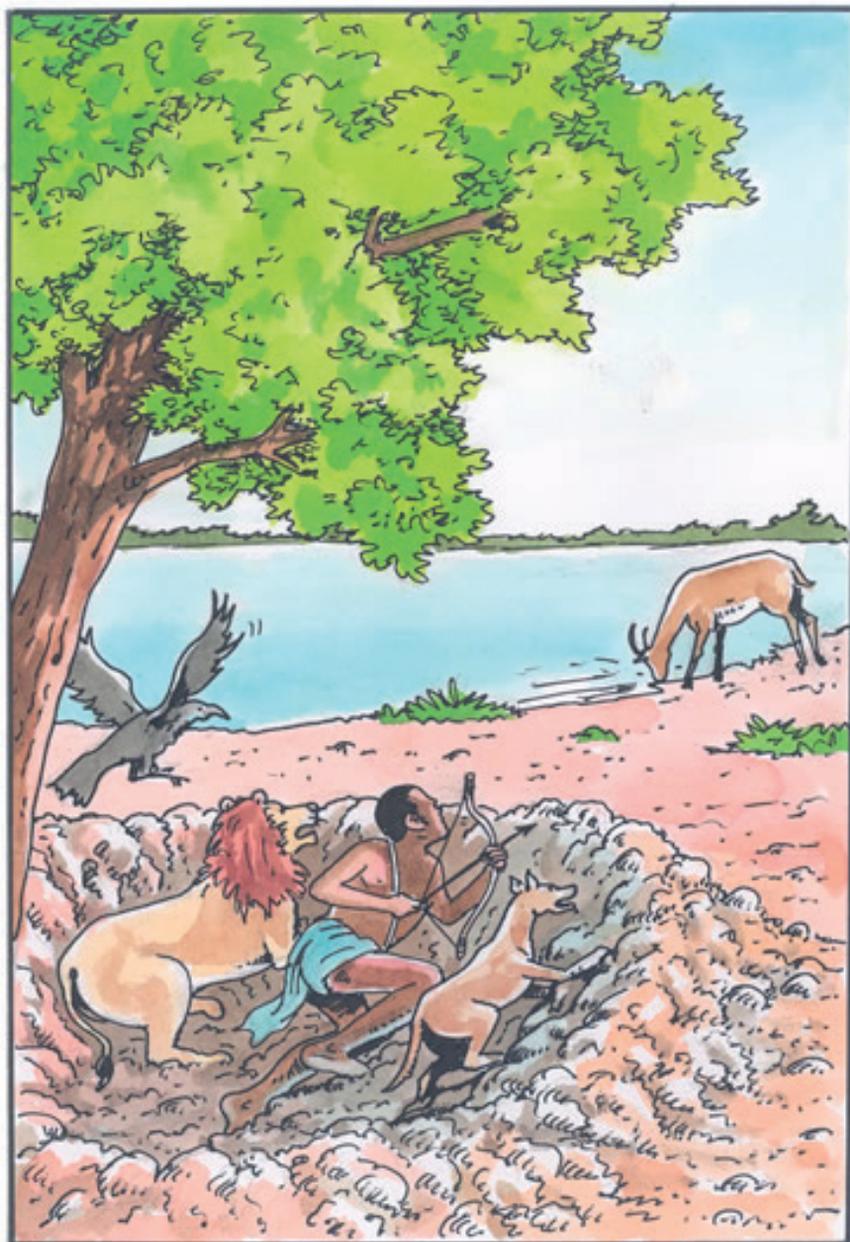
L'aveugle lui répondit : « Oui, je t'apprendrai les formules magiques, ainsi tu pourras demander l'aumône ! »

L'hyène devint aveugle et l'aveugle retrouva la vue. L'aveugle lui remit les formules magiques. Le premier jour, elle récita les formules magiques et remplit ses sacs avec de la nourriture jusqu'à ce qu'ils soient pleins à ras bord.

L'hyène alla se coucher dans sa case et se mit à parler.

Dès qu'elle commença à sentir la faim, elle accrocha les sacs à ses épaules. Elle arriva à mi-chemin et oublia les formules !

Elle ne connaissait plus les formules magiques, et elle ne pouvait plus savoir qui était l'aveugle. Alors, elle resta là, bêtement !



## Le chasseur et le génie voleur de femmes

C'est un conte.

Dites-nous un conte.

Il était une fois.

Cela existe encore.

Il y avait un génie qui volait la femme des nouveaux mariés.

Quiconque se mariait se voyait privé de sa nouvelle épouse, enlevée par le génie.

Un brave et téméraire chasseur apprit la nouvelle et annonça qu'il irait chercher une femme dans ce pays, afin de savoir si les hommes y sont sans valeur.

Après avoir dit cela, il se prépara et partit. Quand il arriva dans la cité, on le reçut avec faste. Le roi lui demanda le motif de sa visite. Le chasseur lui dit qu'il venait prendre femme.

Le roi lui dit :

- Ici tu ne peux obtenir une femme, car à tous ceux à qui on a donné une épouse, le génie l'a enlevée et toutes ces épouses ont été ainsi perdues à jamais.

Le jeune homme répondit au roi :

- Moi je suis un chasseur. Le génie, la bravoure qu'il nous montre, ... si tu me donnes ta fille en mariage et s'il me la prend, je lutterai avec lui. Toi, observe-moi simplement, ne te préoccupe que de moi.

Le roi dit :

- Ce que tu dis, est-ce que c'est sûr ?

L'homme répondit :

- C'est sûr.

Le roi lui donna une femme. Le mariage fut célébré durant trois

jours.

Lorsque les invités furent partis, le jeune homme rentra avec son épouse dans leur chambre.

Dès qu'ils se couchèrent, le mari tenta de la toucher dans l'obscurité, mais ne trouva rien. Il s'inquiéta. Il se leva et alla voir le père de la mariée. Il lui dit qu'en effet, il avait eu raison. Le génie est venu voler son épouse !

Le matin, il alla trouver un marabout et lui dit :

- J'ai épousé une femme et le génie est venu la prendre.

Le marabout lui dit : « Le génie, toutes les personnes qu'il a enlevées d'ici, il les a emportées au-delà du fleuve. Si tu peux dépasser le fleuve, tu pourras tuer les génies. Les génies se trouvent dans une antilope-jument. Dans cette antilope, il y a un kewel. Dans cette petite antilope, il y a un corbeau. Dans ce corbeau, il y a un œuf. Cet œuf, si tu l'écrases, les femmes volées par le génie vont t'apparaître ».

Le marabout dit encore :

- L'antilope Koba quitte (son logis) vers onze heures pour aller boire à la roche qui se trouve dans le fleuve. Louti est son nom.

Le chasseur partit, prit sa gibecière, y mit sa nourriture et se fit accompagner de son chien. Aussitôt qu'ils furent sortis de la ville, un lion les vit, rugit et courut vers eux.

L'homme s'agenouilla pour tirer, le lion lui demanda :

- Que vas-tu faire ?

Le chasseur lui dit :

- On a volé ma femme, je suis à sa recherche; si tu veux m'attaquer, je te tue !

Le lion lui dit :

- Partons donc, je m'en vais t'aider. Ce que peut faire un ou deux, trois le feront mieux.

Ils marchèrent longtemps ; un aigle venant on ne sait d'où plana au-dessus du chasseur. L'homme voulut le tuer, l'aigle dit :

- Que vas-tu faire de moi ?

- On a volé ma femme, je suis à sa recherche.

Si tu m'attaques, je te tue tout de suite.

L'aigle lui dit :

- Allons-y, je vais t'aider. Ce que deux ou trois peuvent, quatre le pourront mieux.

L'homme, avec les trois animaux, chemina dans la brousse. Quand ils arrivèrent au bord du fleuve, le lion creusa un trou profond, ils s'y tapirent, bien cachés.

Vers onze heures, l'antilope-Koba arriva pour boire au rocher du fleuve. Le lion bondit et tomba sur elle ; il l'éventra. La petite antilope sortit du ventre et se mit à courir. Le chien la poursuivit.

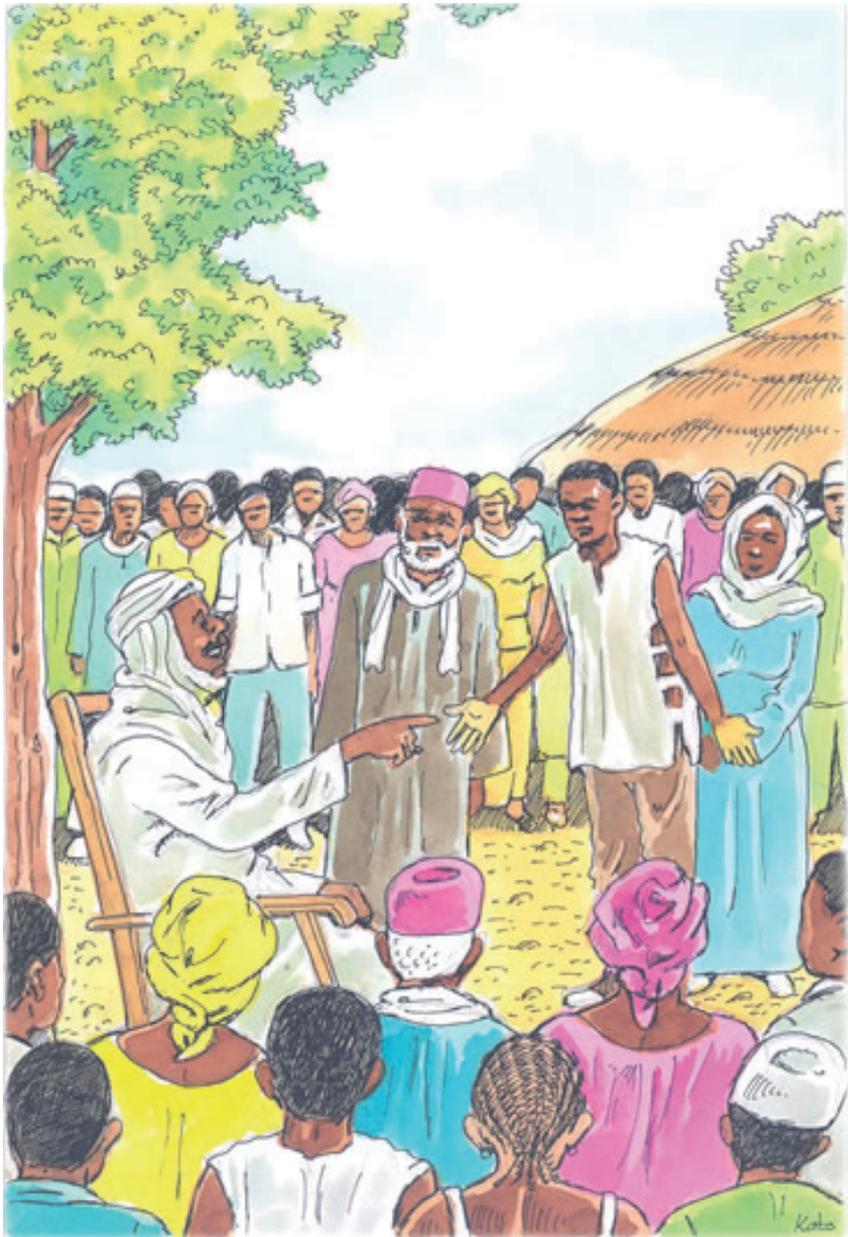
Ils coururent sur deux longueurs de sas, le chien l'attrapa et l'éventra. Un corbeau en sortit et s'envola. L'aigle le rencontra en l'air et le percuta, le corbeau tomba, l'aigle l'éventra. Un œuf en sortit et roula sur le sol, le chasseur l'écrasa.

Aussitôt on entendit de l'autre rive du fleuve, les cris de nombreuses femmes.

L'homme retourna à la ville pour appeler les habitants. Quand ils vinrent, chacun prit sa pirogue, le chasseur, lui, monta sur le lion, ils traversèrent le fleuve. Là-bas il reconnut sa femme, la reprit et rentra avec elle.

C'est là que le conte alla tomber dans la mer ; celui qui le respire ira au paradis.

*Ce conte est extrait du recueil « Des contes wolof ou la vie rêvée », rassemblés par Seydou Nourou Ndiaye et Lilyan Kesteloot édités par IFAN et Enda, à Dakar, en 1998 dans la collection «Clair de lune».*



## Le lion et la jument

Il était une fois un roi. Un roi amoureux de la femme d'un de ses sujets. Un jour, il fit venir le sujet et l'envoya en mission dans un pays lointain. Le sujet partit. Le roi rendit visite à sa femme et il lui dit :

- Je viens passer la journée avec toi.

Elle lui répondit :

- Passer la journée avec moi ?

Il dit :

- En effet.

La femme fut fort embarrassée, se demandant ce qui pouvait pousser le roi à venir passer la journée chez elle, alors qu'il venait d'envoyer son mari en mission. Mais en femme bien éduquée, elle décida de tuer un bélier, et de l'apprêter pour l'honorer.

Après la cuisson, elle partagea le repas en trois parts. Puis elle disposa les récipients avec soin et vint servir le roi. Le roi se lava les mains et enleva le couvercle. Il entama le premier plat, en mangea un peu et le repoussa. Puis il découvrit le second récipient et vit qu'il contenait le même mets. Il en mangea un peu et le repoussa. Ensuite il découvrit le dernier plat et constata qu'il s'agissait du même mets. Alors le roi comprit. Il vit que la femme l'invitait à comprendre que les femmes qu'il a laissées dans sa maison et elle-même, qu'il est venu courtiser, étaient toutes pareilles.

Le roi portait une bague. Au moment où il se nettoyait les mains, il perdit la bague dans l'eau. Les gens de la noblesse, appelés garmi, avaient beaucoup de scrupules ! C'est pourquoi le roi ne voulut pas signaler la perte de sa bague. Il se leva aussitôt et

retourna chez lui, et il oublia la bague.

La femme recueillit la bague et la garda sous son oreiller. À la fin de sa mission, le mari revint à la maison. Il se coucha sur le lit et découvrit la bague, mais il ne réagit point. Il ne dit rien à sa femme. Seulement il déserta le lit et décida désormais de se coucher à même le sol.

La femme fut fort éprouvée par cette attitude. Elle la subit longtemps, jusqu'au supplice. Puis elle alla trouver son père et se confia à lui. Le père porta aussitôt l'affaire devant le roi.

Désignant le mari, il dit :

- L'homme que voici, j'ai dressé ma jument, je l'ai dressée, dressée au point que sans cesse elle cabriole ; puis je décidai de la confier à cet homme. Il hérita de la jument et la soigna, de telle sorte que quiconque la côtoie tombe sous son charme. Ensuite, il s'est désintéressé d'elle.

Je veux comprendre pourquoi, que cet homme se justifie.

Le roi interpella le mari. Et lui demanda de se justifier. Le mari lui dit :

- La jument, je l'ai en effet soignée, au point que tout homme qui la côtoie tombe sous son charme. Et voici que je pénètre dans son écurie et j'y découvre des traces de pattes de lion.

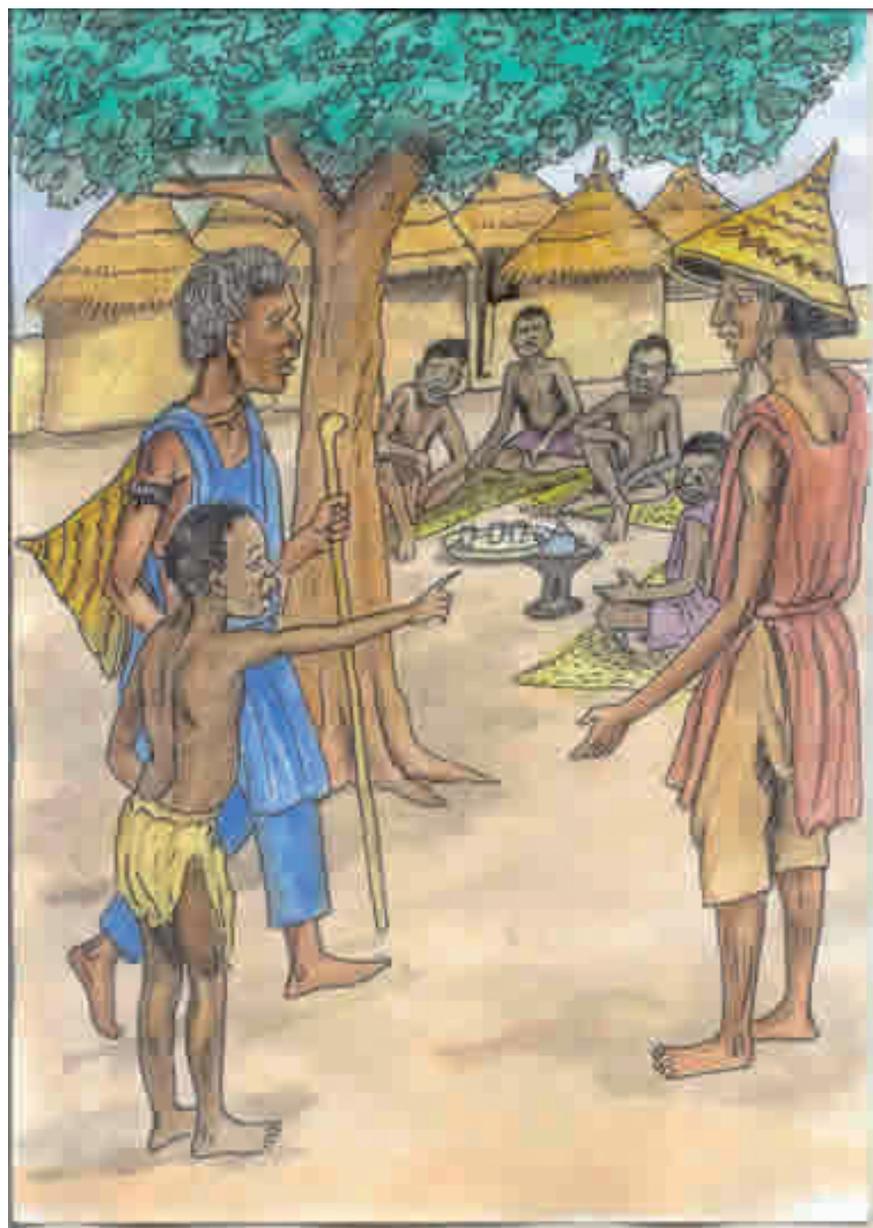
Or moi, j'ai peur du lion. Voilà pourquoi je me suis éloigné d'elle.

Alors le roi lui dit :

- Dans ce cas, retourne chez toi et continue de soigner ta jument. Le lion était peut être seulement de passage dans ton écurie, mais il n'y mettra plus ses pattes.

Sur ces mots l'assemblée se retira sans percer le vrai mystère de ce débat.

*Ce conte est extrait du recueil «Contes seereer» rassemblés par Raphaël Ndiaye et Amade Faye édités par IFAN et ENDA, à Dakar 2002, dans la collection «Clair de Lune».*



## Le fou du village

Autrefois dans nos villages les enfants, garçons comme filles, appartenaient à des « m'bawars » ; ce sont des groupements organisés basés sur des tranches d'âges. Ceux qui avaient la même tranche d'âge, appartenaient au même « m'bawars ». Au sein du « m'bawars » s'organisaient toutes sortes d'activités (culturelles, sportives, sociales...). Que l'enfant soit bien portant, handicapé physique ou mental, il avait son « m'bawars ». Moussa Diakhaté était un malade mental, il avait son « m'bawars ».

Un jour Moussa et son « m'bawars » organisent une sortie dans la forêt voisine. Au milieu de la forêt, ils voient deux taureaux gras et gros qui ruminent tranquillement sous un acacia. Ils attrapent les taureaux et les tuent, se partagent la viande en excluant Moussa le fou du partage.

Moussa ne dit rien, mais le lendemain il retourne tout seul dans la forêt. En cours de route il rencontre deux bergers. Après les salutations, les bergers lui demandent son nom, Moussa dit qu'il n'en a pas et demande aux bergers s'ils cherchent deux taureaux.

- Oui, répondent ces derniers.
- Ils sont deux n'est-ce pas, enchaîne Moussa, l'un est de couleur blanche avec de longues cornes, l'autre est de couleur rougeâtre avec de petites cornes.
- C'est exactement cela, exultent les bergers.
- Où sont-ils ?
- Je ne les ai pas vu, dit Moussa.
- Ce n'est pas possible disent les autres. De toute façon on ne te laissera pas tant que tu ne nous auras pas montré nos taureaux car d'après les indications que tu nous as données tu

as bien vu nos taureaux. Après quelques moments de palabres, Moussa leur dit : « Suivez-moi, je vais vous montrer vos taureaux. »

Arrivés au village, ils trouvent ses amis du « m'bawars » en train de boire le thé sous un arbre et Moussa dit alors aux bergers :

- Ces gens que vous voyez là, ce sont vos voleurs.

Aussitôt des discussions éclatent, les bergers réclament avec force leurs taureaux, les autres nient en prétendant que ce sont les paroles d'un fou. Après plusieurs heures de conciliabules, les bergers s'en vont appeler la police.

Moussa Diakhaté se tourne vers ses amis et leur dit :

- Donnez-moi ma part de viande et j'arrange les choses.

Pris de peur, ils envoient un des leurs dans différentes maisons pour récupérer ici un morceau de viande, là un morceau d'os, là-bas un bout d'intestin et les apporte chez Moussa.

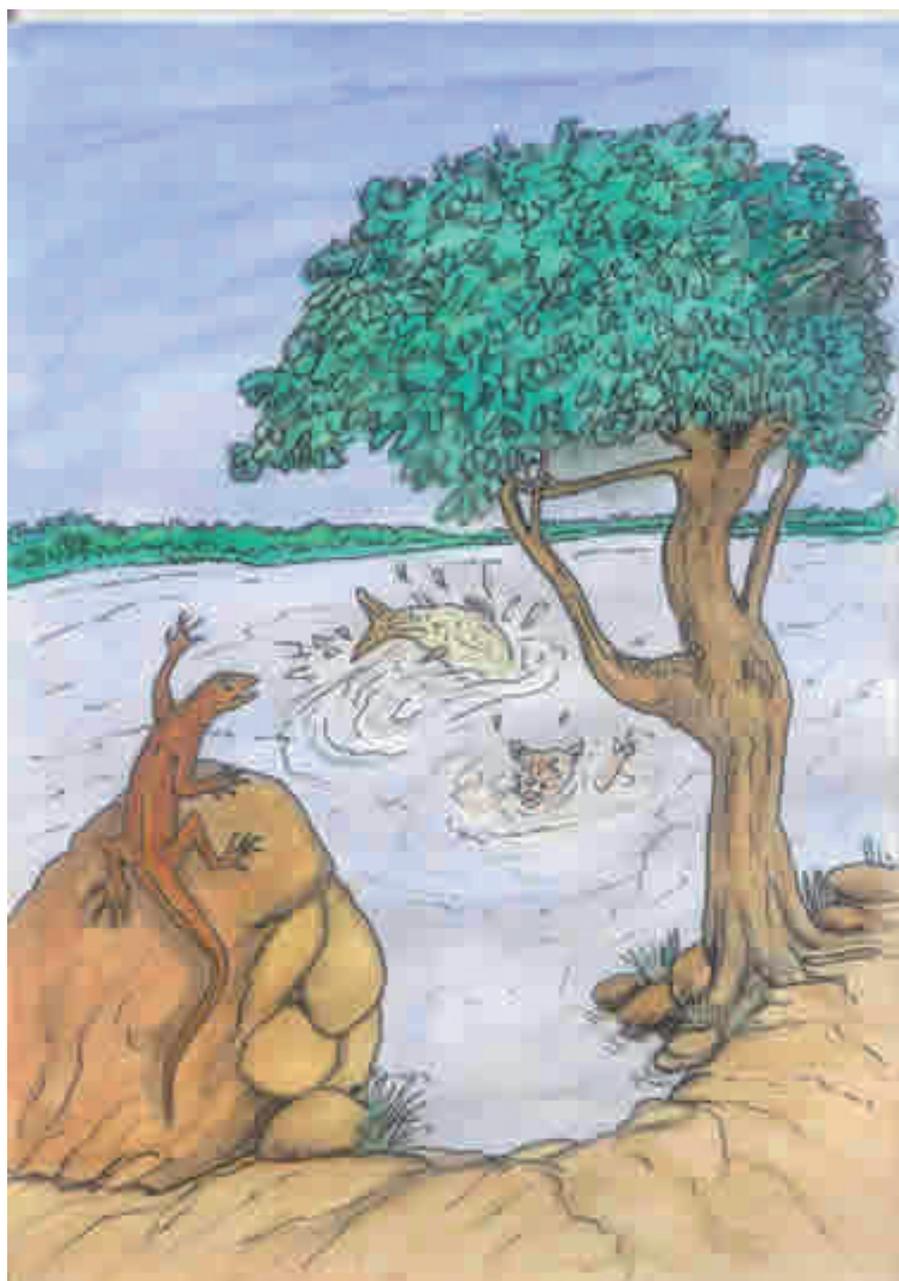
Quelques moments plus tard les bergers reviennent accompagnés par de nombreux policiers. Moussa les accueillent et leur dit :

- Écoutez les taureaux sont bien rentrés dans le village, ils ont trouvé ces gens en train de prier ; ils leur ont donné des coups de tête, ils ont piétiné les livres de Coran qui étaient posés par terre, ils ont cassé les murs de la mosquée et enfin ils sont retournés jusqu'à cet endroit-là, et ils sont tous les deux entrés dans ce trou de lézard.

Dépités les policiers reprennent leur voiture et l'assemblée se disperse.

Mon conte est fini et celui qui respire ira au paradis.





## Le chat et le petit lézard

Il était une fois un chat qui avait faim. Il avait vraiment, vraiment, très très faim. Un jour qu'il sortait pour avoir de quoi se mettre sous la dent, il découvre somnolant sur un rocher un petit lézard couleur de sable. Sans réfléchir, il saute sur lui. Le petit lézard lui dit :

- Chat, toi tu es sot. Tu veux manger un lézard sans chair ni os, alors que si tu m'écoutes, je te dirai comment tu peux faire pour avoir un gros poisson.

- Je n'ai pas le temps d'attendre, répond le chat et j'ai trop faim. Je vais te manger.

- Attends, insiste le petit lézard, attends et écoute-moi.

Alors le chat finit par l'écouter. Le petit lézard lui dit :

- Vois l'arbre qui est sur la rivière là devant. Mets-toi sur l'une de ses branches et attends. Une mouche volera à côté de toi, tombera dans l'eau et aussitôt une grenouille sortira de l'eau pour la manger.

- Mais tu te fous de moi ou quoi, tu m'avais parlé d'un gros poisson et maintenant...

- Attends, coupe le petit lézard, ton gros poisson arrive.

Après la grenouille un petit poisson sortira à son tour pour dévorer cette grenouille et c'est à ce moment précis que ton gros poisson sortira pour manger le petit poisson. Comme tu es juste au-dessus sur la branche de l'arbre tu n'auras qu'à tremper les pattes pour l'attraper !

Alors là le chat accepte la proposition du petit lézard mais avant de partir il prend soin de boucher tous les trous qui étaient à côté du lézard, puis se tournant vers lui il lui dit :

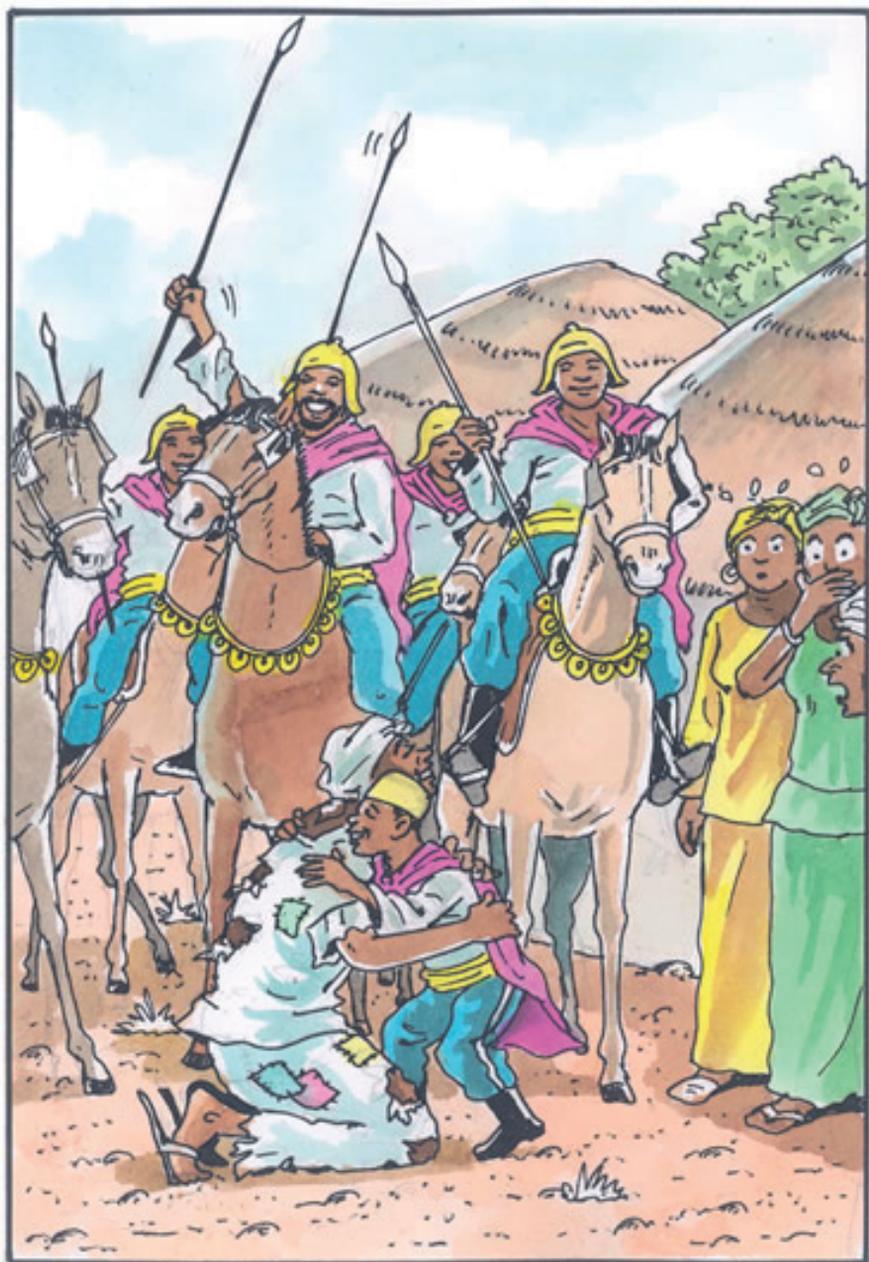
« Je vais faire ce que tu as dit, mais si tu mens c'est toi que je dévorerai ». Puis il grimpe sur la branche de l'arbre.

Aussitôt les choses se déroulent comme l'avait prévu le petit lézard. Lorsqu'arrive le tour du gros poisson, le chat trempe ses pattes pour l'attraper mais le poisson est beaucoup plus fort que lui et l'entraîne dans l'eau !!! Tout le monde sait que le chat aime le poisson mais déteste la nage. Il se met à crier au secours en se noyant.

Le petit lézard était là observant toute la scène. Au moment où le chat se noie, il lui lance : « Ô chat, toi aussi, tu finiras dans le ventre du gros poisson ».

Mon conte est fini celui qui respire le premier ira au Paradis.





## Le fils à la recherche de sa mère

Un conte

On l'écoute

Il était une fois

Il existe encore.

Il était une fois une femme et son mari ; ils étaient tous deux esclaves. Ils vivaient chez le roi et travaillaient pour lui. Le roi était très méchant. Les esclaves travaillaient nuit et jour ; ils ne se reposaient jamais et ne mangeaient pas à leur faim. Un jour, le mari mourut. Son mari étant mort, la femme s'enfuit de la maison du roi. Elle sortit de la ville et décida de se réfugier dans un autre pays.

Avant la mort de son époux, la femme était déjà avancée en grossesse.

Elle marcha, marcha, marcha pendant longtemps, elle entra en travail. Elle vit un fleuve, et s'installa sur la rive jusqu'à sa délivrance. Lorsqu'elle eut accouché, elle prit un brin de canne à sucre et coupa le cordon ombilical. Elle mit au poignet de l'enfant un bracelet offert par son mari lors de son mariage.

Cela se passait en pleine nuit. Elle décida d'attendre là le lever du jour. Mais quand elle se réveilla elle ne vit plus l'enfant. Elle le chercha partout en vain. Elle pleura jusqu'à n'avoir plus de larmes et s'en remit à Dieu. Elle reprit son chemin.

Elle arriva dans un autre grand pays, et y reprit ses fonctions d'esclave à la cour. Ce roi aussi était très méchant.

Il se trouvait que l'enfant avait été enlevé par une femme génie, qui le nourrissait et qui s'occupait de lui jusqu'à ce qu'il eût grandi. L'enfant lui servait de berger, accompagné du fils de

la femme génie ! Un jour, il dit à ce fils :

- Moi, ma mère me manque beaucoup !

L'enfant de la femme génie lui répondit :

- Toi, tu sais que ma mère t'aime beaucoup. Quand tu reviendras à la maison, tu t'assiéras quelque part, tranquille comme si tu étais malade. Si elle te demande ce que tu as, tu répondras que ta mère te manque et que tu veux lui rendre visite. Ainsi elle te laissera partir.

Au retour des pâturages, l'enfant fit ce que lui avait recommandé le fils de la femme génie. La femme lui demanda ce qu'il avait.

Il dit :

- Ma mère me manque, je voudrais lui rendre visite.

Le génie lui dit :

- Demain je te laisserai partir. Le lendemain, elle lui donna cent bœufs, cent moutons, cent chèvres, cent ânes, une outre pleine d'or et une outre pleine d'argent. Elle lui donna aussi de nombreux guerriers à cheval. L'enfant prit la tête du cortège.

Avant qu'il ne parte, elle lui dit :

- Tu ne connais pas ta mère, tu ne sais pas aussi où elle se trouve. Je te dirai donc ceci : beaucoup de femmes te diront qu'elles sont ta mère, mais tu leur demanderas en quel lieu elles t'ont enfanté, avec quoi elles ont coupé ton cordon ombilical, et ce qu'elles t'ont donné ensuite. Celle qui est ta mère, elle te dira: « Je t'ai mis au monde sur la rive d'un fleuve, j'ai coupé ton cordon avec un morceau de canne à sucre, je t'ai passé au poignet un bracelet ». Celle qui n'est pas ta mère ne pourra pas te donner ces réponses.

Ils se dirent adieu. L'enfant prit la route avec ses richesses et ses guerriers. Ils marchèrent, marchèrent jusqu'en vue d'une cité.

Quand ils y pénétrèrent, une femme vint à sa rencontre et lui dit :

- Beau jeune homme, où vas-tu ?
- Je suis à la recherche de ma mère.
- Je suis ta mère.
- Où m'as-tu enfanté ?
- Dans ma maison.
- Avec quoi as-tu coupé mon cordon ?
- Avec un couteau.
- Que m'avais-tu offert à ma naissance ?
- Le lait de mon sein.
- Toi tu n'es pas ma mère, dit l'enfant.

Une autre femme arriva et déclara qu'elle était sa mère.

- Où m'as-tu donné le jour ? demanda l'enfant.
- Dans mon arrière-cour.
- Toi non plus, tu n'es pas ma mère, dit l'enfant.

Toutes les femmes de l'endroit vinrent mais aucune n'était sa mère. Il reprit sa route vers une autre cité. Dans cette dernière, il ne trouva pas non plus sa mère. Il traversa ainsi de nombreux villages sans trouver sa mère. Il arriva enfin dans cette cité où sa mère vivait.

Toute femme qui voyait ses nombreuses richesses affirmait être sa mère.

Toutes les femmes du pays furent donc interrogées par l'enfant, l'une après l'autre, mais aucune ne donna les réponses de la femme génie.

Une femme dit alors :

- Appelez donc l'esclave, peut-être que c'est elle.

Toutes s'exclamèrent :

- Tu sais que cela ne peut pas être elle ! Celle-ci ne peut donner le jour à un enfant aussi beau, à un enfant aussi riche !

Sa mère s'approcha, le regarda, et le reconnut. Elle s'élança vers lui, et lui dit :

- Je suis ta mère.

L'enfant demanda :

- Où m'as-tu enfanté ?

- Au bord du fleuve.

- Avec quoi as-tu coupé mon cordon ?

- Avec un morceau de canne à sucre.

- Que m'as-tu donné à ma naissance ?

- Un bracelet offert par ton père lors de notre mariage.

L'enfant fut très heureux et cria :

- C'est toi qui es ma mère !

L'enfant la débarrassa de ses haillons, lui offrit des habits neufs, la mit sur le plus gros cheval et lui dit :

- Rentrons dans notre pays.

Quand ils arrivèrent dans leur contrée, ses guerriers attaquèrent le roi, le défirent, et l'enfant devint roi.

Il affranchit tous les esclaves leur donna la moitié de ses richesses et tous furent heureux.

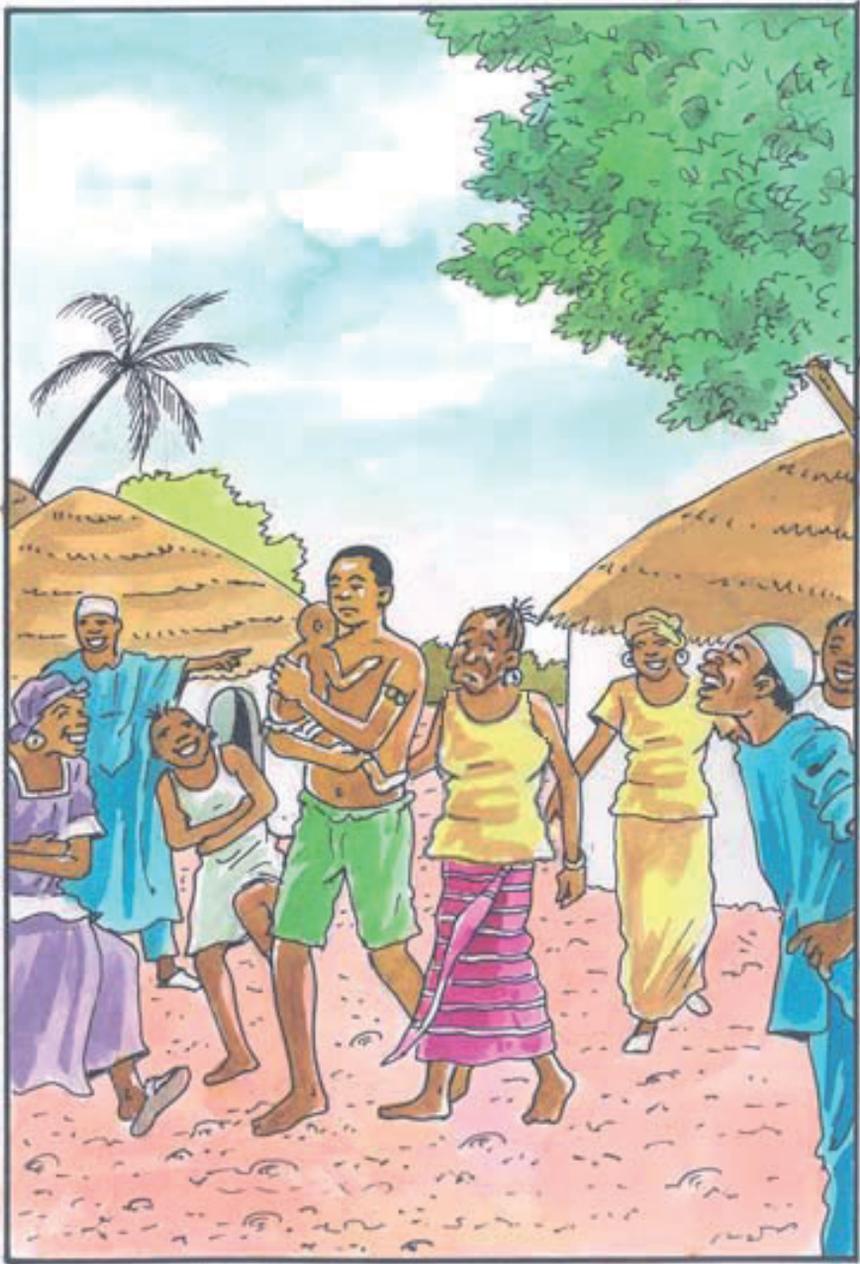
D'autres villages déménagèrent et vinrent s'ajouter au sien.

Son pays fut un grand pays, tout le monde en parlait.

C'est ici que le conte se jeta dans la mer.

*Ce conte est extrait de « Contes wolof ou la vie rêvée » rassemblés par Seydou Nourou Ndiaye et Lilyan Kesteloot, édités par Enda et IFAN à Dakar, en 1996 dans la Collection «Clair de lune».*





## La djinné, la jeune femme et l'oiseau

Il y avait un homme qui était riche, et beau de surcroît, mais il n'avait pas de femme, car celles qu'on lui donnait dans le pays, même belles, il disait qu'il n'en voulait pas. Celles qu'on lui choisissait, il disait qu'il n'en voulait pas. Un jour, il prit son cheval, et dit qu'il allait chercher une femme pour savoir s'il en obtiendrait. Il monta sur son cheval, il partit.

Il galopa, galopa, galopa, galopa, galopa jusqu'à la forêt. Il rencontra un vieil homme, il lui fit l'aumône. Le vieil homme lui dit :

- Mon fils où vas-tu ?

Il lui répondit :

- Moi, dans le pays où je suis né, celle qu'on m'offrait comme femme, il se trouvait que je ne l'aimais pas.

Celle que l'on me donnait, je ne l'aimais pas, alors, je voulus aller chercher moi-même.

Le vieux lui dit :

- Quand tu iras jusqu'au milieu de la forêt, tu y verras des citronniers, quand tu avanceras jusqu'au milieu des arbres, tu verras trois citrons. Tu les cueilleras ensemble. Quand tu seras en pleine forêt, et quand tu éplucheras un citron, quelqu'un en sortira, elle te demandera quelque chose.

L'homme dit :

- Oui.

Il conduisit son cheval, le conduisit, le conduisit jusqu'en pleine forêt, jusqu'à ce qu'il vit les trois arbres. Il s'enfonça, vit les trois citrons, les cueillit ensemble. Il chevaucha jusqu'au cœur de la forêt, éplucha l'un. Une jolie femme en sortit et lui dit :

- Père, donne-moi du tabac.

Il lui dit :

- Moi, je n'ai pas de tabac.

Elle lui dit :

- Donne-moi du pain.

- Moi je n'ai pas de pain.

- Donc toi, tu ne peux pas m'entretenir, je retourne à ma coque.

Il lui restait deux citrons. Il reprit sa course, chevaucha jusqu'en pleine forêt. Il en éplucha un autre. Une plus belle fille que la première en sortit, lui dit :

- Père, donne-moi du pain.

Il lui dit :

- Moi, je n'ai pas de pain.

- Donne-moi du tabac.

- Moi, je n'ai pas de tabac.

- Donc toi, tu ne peux pas m'entretenir, je retourne à ma coque.

Il lui restait un citron. Il s'en alla acheter son pain et son tabac.

Il chevaucha, chevaucha, chevaucha encore au plus profond de la forêt. Il éplucha le citron qui lui restait. Une fille plus belle encore que celles-là, en sortit et lui dit :

- Père, donne-moi du pain.

Il lui donna du pain, elle mangea à sa faim.

Elle lui dit :

- Donne-moi du tabac.

Il lui en donna, elle chiqua comme elle voulait.

Elle lui dit :

- C'est avec toi que je veux rester.

L'homme lui dit :

- Maintenant, nous allons faire une chose : je veux partir dans notre pays apprendre aux gens là-bas que j'ai une femme, pour qu'ils puissent nous accueillir. Je veux que tu habites ma maison ici. Nous y resterons jusqu'à ce que je parte.

Sa maison alors était en haut d'un arbre, et surplombait la mer.  
La jeune femme lui dit :

- Oui.

Ils y restèrent jusqu'à ce qu'ils aient un garçon. Et le mari partit l'annoncer aux gens du pays. Et il s'en alla. Quand la femme se levait, et que son enfant dormait, elle se penchait à l'étage. Son ombre se reflétait ainsi sur l'eau. Une Djinné vint y chercher de l'eau ; elle regarda l'ombre et la sienne.

Elle s'exclama:

- Ei ! Moi je suis aussi belle que ça ! Belle à ce point ! Et l'on m'envoie chercher de l'eau ! Elle brisa le canari et s'en alla.

Le lendemain encore, quand elle vint chercher de l'eau, la djinné dit :

- Ei ! Moi je suis alors aussi belle que ça ! Belle à ce point et l'on m'envoie chercher de l'eau !

Elle brisa le canari.

À la troisième fois, elle revint, regarda l'ombre et dit :

- Ei ! Moi, je suis donc aussi belle que ça.

Belle à ce point et l'on m'envoie chercher de l'eau !

- Elle brisa le canari.

La femme d'en haut s'esclaffa.

La djinné lui dit :

- Aââ hâââ ! Alors ! C'est donc toi qui es perchée là, et quand je venais, je me croyais aussi belle. Alors que c'est toi qui es perchée là-haut ! Descends, que je te tresse.

La femme lui dit :

- En tout cas moi, je ne descends pas, car mon mari me l'a défendu.

La djinné lui dit :

- Descends seulement, ça ne durera pas, les tresses ne dureront pas longtemps, je te ferai de jolies tresses, comme ça quand

ton mari viendra...

Elle descendit.

Le génie la tressa ; ensuite elle prit une épingle qu'elle lui planta au milieu du crâne. La femme se change en oiseau, prit son vol, s'en alla... un bel oiseau. La djinné monta la remplacer en haut.

Quand l'enfant s'éveillait, elle le portait.

Jusqu'à ce que le mari revint. Il lui dit :

- Moo ! Où est ma femme ?

Elle lui répondit :

- Je suis là.

Nous, nous sommes comme ça, les gens de chez nous, nous nous métamorphosons, aujourd'hui nous sommes belles, demain laides...

Il dit :

- Ei ? Moi, que vais-je devenir, avec ma honte ? J'ai averti les gens de mon pays, et ils préparent toutes sortes de choses. Je refusais toutes celles que l'on me donnait dans le pays, et je leur amène ce laideron !

Elle lui dit :

- Nous, c'est ainsi que nous sommes...

ainsi seulement nous sommes, chez nous...

Il lui dit :

- Bien, partons.

Ils partirent. Les gens du pays se mirent à rire. On se moquait de lui.

D'aucuns le huaient :

- Ei ! Ce garçon-là, qu'Allah le tue ! Il refusait toutes celles qu'on lui donnait, et il nous amène cette femme-là !

Celui-là, qu'Allah le tue !

Ainsi allaient les choses, puis un jour,

L'homme dit :

- Allons ramasser des oiseaux dans la forêt.

On partit, et l'on ramassa, ramassa, ramassa... Jusqu'à ce que l'on ramassât la mère de l'enfant changée en oiseau. C'était un bel oiseau.

On vint alors le mettre dans la maison.

L'oiseau aimait l'enfant ! L'enfant grandit !

L'oiseau l'aimait à en mourir.

À tout moment, il se posait sur lui, il le caressait.

La djinné dit :

- Cet oiseau-là, tuons-le.

Demain, nous tuerons tous les oiseaux. L'enfant pleurait et demandait qu'on ne tue point l'oiseau. Il pleurait et demandait à son père qu'on ne le tue pas. Jusqu'au jour où on étala la natte pour manger.

L'oiseau vint et tchapp ! Il se posa au milieu du plat. L'enfant le caressa, le caressa, Il ôta l'épingle piquée dans sa tête.

L'oiseau redevint sa mère. La djinné mourut là-bas.

Alors l'homme dit aux gens du pays :

- C'est celle-là qui était mon épouse. On l'avait transformée en oiseau.

Avec la mère et l'enfant, ils continuèrent à vivre ensemble.

C'est ainsi que le conte tomba dans la mer...

*Ce conte est extrait du recueil Contes sérères n°2 rassemblé par Raphaël Ndiaye et Amadou Faye édité par IFAN et ENDA, à Dakar 2002, dans la collection Clair de Lune. Traduit par Amade Faye.*



## Les trois vérités de Bouc

Un jour, Bouc, séduit par la religion musulmane se convertit à l'Islam.

Il décida de se rendre à la Mecque, en pèlerinage.

Il partit, il marcha, il marcha, et il tomba Ratch ! sur Hyène.

Alors Hyène lui demanda :

- Eh, Bouc ! Où vas-tu donc ainsi, tout seul ? »

Il répondit :

- Eh bien, je vais à la Mecque. Je suis converti à l'Islam.

Hyène lui dit :

- Dans ce cas tu es bien arrivé. La Mecque c'est ici.

Devinant ses intentions, Bouc le supplia et dit :

- De grâce, épargne-moi. Je suis père de famille.

Hyène leva le museau, éternua et lui dit :

- Tu ne partiras pas d'ici sans me dire trois vérités indiscutables.

Bouc fit Thioum, réfléchit un moment et lui dit :

- Ah oui ?

Il répondit :

- Absolument. Avant de partir d'ici, tu me diras trois vérités que personne ne pourra remettre en cause.

Bouc lui dit :

- Oncle Hyène, si j'étais convaincu qu'en prenant ce chemin j'allais à ta rencontre Dieu sait que je ne l'aurais jamais pris.

Hyène fit Thioum, resta interdite un moment et lui dit :

- Tu as raison. Une.

Bouc réfléchit à nouveau et dit :

- Si je rentre au village, et déclare que j'ai rencontré l'hyène dans la brousse l'on me traitera de menteur.

Il lui dit :

- Tu as encore raison. Deux. Il reste une vérité.

Bouc à nouveau fit Thioum, puis il déclare :

- Je suis en tout cas certain d'une chose.

Hyène demanda :

- Laquelle ?

Il dit :

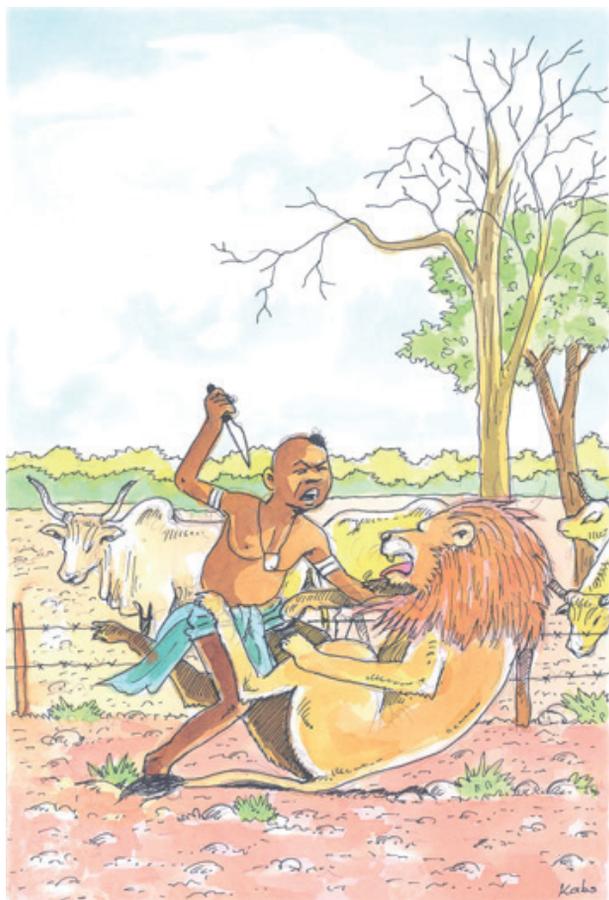
- Toute cette palabre, c'est parce que tu n'as pas faim.

Hyène dit :

- Juste ! Atcha ! Tu peux donc partir.

Bouc s'enfuit : Fouy ! Et sauva sa vie.

*Ce conte est extrait du recueil Contes seereer rassemblés par Raphaël Ndiaye et Amade Faye édités par IFAN et ENDA, à Dakar 2002, dans la collection «Clair de Lune».*



## Qui peut m'aider à mettre cette charge sur ma tête ?

Il était une fois une femme enceinte qui était allée chercher du bois mort. Lorsqu'elle eut rassemblé la quantité voulue, elle n'eut personne pour l'aider à poser la charge sur sa tête.

Alors elle appela :

- Quelle créature de la forêt pourrait m'aider à mettre cette charge sur ma tête ?

Le margouillat se présenta. La femme lui dit :

- Ôte-toi de là, tu ne peux pas !

- Quelle créature de la forêt pourrait m'aider à mettre cette charge sur ma tête ?

Le lézard vint. Elle lui dit :

- Ôte-toi de là, tu ne peux pas !

- Quelle créature de la forêt pourrait m'aider à mettre cette charge sur ma tête ?

Le lion vint. Elle lui dit :

- Toi, tu en es capable.

- Si je t'aide, que me donneras-tu en retour ?

- Ce que je porte dans mon ventre, répondit-elle.

Njogoy, le lion l'aida ; elle s'en retourna au village. Elle accoucha d'un garçon du nom de Samba.

Le lion attendit avec impatience quelques années, puis un jour, il se dirigea vers le village et demanda à Samba :

- Peut-on te manger ou faut-il encore attendre ?

La femme dit : « Attends encore, le moment n'est pas venu ».

Le lion s'en retourna, attendit un certain temps, puis revint au village et dit :

- Peut-on te manger ou faut-il encore attendre ?
- Il reste encore un mois, répondit la mère.

Samba décida un matin :

- C'est moi qui vais faire paître le troupeau.

Et il partit. Le lion vint en son absence.

- Peut-on le manger ou faut-il encore attendre ?
- Le voilà qui vient de partir au troupeau, répondit la mère.

Le lion attendit, attendit, puis il alla le trouver à l'enclos :

- Est-ce bien Samba ?
- Oui, c'est moi.
- Peut-on te manger ou faut-il encore attendre ?
- On peut me manger, dit Samba !

Ils se ruèrent l'un sur l'autre et se mirent à se battre, à se battre, Samba tua le lion, lui coupa une griffe et retourna au village.

À son arrivée, sa mère lui servit à souper. Il en mangea un peu, puis enfouit la griffe dans le restant du couscous. Il dit :

- Mère, viens prendre le plat.

La mère prit le plat et aussitôt se mit à manger.

A peine avait-elle avalé une bouchée que la griffe lui resta dans la gorge. Elle s'évanouit. Alors que tout le monde s'affairait, Samba ne disait mot. Lorsqu'il la sentit près de mourir, Samba lui donna une grande tape dans le dos et la griffe tomba par terre. Il lui dit :

- Voilà le lion à qui tu m'avais donné en gage !

Et la mère fut couverte de honte.

*Ce conte est extrait du recueil «Au fil des contes seereer» rassemblés par Marie Madeleine Diouf paru aux éditions Enda-INFAN à Dakar-Sénégal 1998 dans la collection «Clair de lune».*